

Jeudi 21 février/ Udom Xai

Makha bousa. La troisième pleine lune de l'année.

À l'aube, des femmes sur leur trente et un, écharpe en bandoulière, montent les marches qui mènent au vat. Sous la véranda du temple, elles sont déjà une quarantaine, agenouillées. Elles attendent leur tour pour déposer un plateau d'offrandes devant l'un des novices. Riz. Nourriture quotidienne. Argent. Bougies orange. Et, inscrit sur un bout de page de cahier d'écolier, le nom d'un défunt qui leur est cher.

Il faut attendre son tour. C'est une par une qu'on déroule ce rite. S'avancer à quatre pattes en poussant le plateau devant soi. Allumer les petites bougies. Le novice, à genoux aussi, sérieux et serein, déplie le papier, lit le nom puis psalmodie longuement, à mi-voix, dans un brouhaha de foule excitée et de sacs plastique. La femme se penche en avant pour être plus bas que lui, mains jointes devant le visage. Puis elle touche trois fois le sol, paumes bien à plat. Le novice et elle versent en même temps de l'eau dans un bol. La femme pousse le plateau vers le novice. Qui se courbe pour remercier. À la suivante.

Certaines vont ensuite près du stupa secouer un tube de bambou qui contient des baguettes numérotées. Elles en tirent une et piochent dans un casier le papier correspondant : une sentence, comme un horoscope. Certains de bon augure, d'autres non – le novice qui m'explique tout ça en tire un au hasard pour moi : « Fais le bien et tout ira bien. » Bon. Ça aurait pu être pire.

Après tout ça, si on veut, on peut offrir de l'argent au vat. Il suffit de glisser quelques billets dans une urne. On peut aussi monter au stupa, après s'être déchaussée, pour déposer encens, fleurs, bougies et riz. À genoux en rang d'oignons, les mains en prière au niveau du visage, on continue à se parler à voix basse et à rire.

Bus Udom Xai-Luang Nam Tha

Pendant la fête de Makha bousa, Ray et moi, côte à côte, lui cherchant à comprendre, se faisant expliquer, moi cherchant à ressentir, à capter avec mon micro l'énergie collective du moment. Et soudain, on s'est senti démangés par le désir de se remettre en route. On décide de plier bagage sur le champ.

Laissé les draps tachés de sang à la pension chinoise sans regret : même pas un sourire ou un au revoir pour moi quand je pars, après cinq nuits dans le lit déglingué, au milieu des bruits de crachats, des cris, des cascades de canalisation...

Ray a décidé de partir vers Muang Khoua faire du radeau sur la nam Ou. Je l'aurais bien accompagné, mais... il y a un mais dont je ne connais pas vraiment l'origine. La peur, sans doute, de l'attachement à un être aussi glissant et désintéressé par le lien. On se croise une dernière fois à la gare routière. Il me montre une statuette achetée en Chine. Deux rats, côte à côte dans un rouleau de corde. « Ça a à voir avec les bateaux, le voyage. » Il aime cet objet, dit-il, alors il me le montre.

Je suis arrivée assez tôt pour avoir une bonne place assise dans le bus. Attente du départ. Ray, dans le car d'à côté, ne regarde jamais dans ma direction. Ce qui est passé est passé. Son voyage est un avenir permanent. Un blanc s'assoit à côté de moi. Sa femme, qui est coincée sur un siège isolé au-dessus de la roue, le prend assez mal. Elle se met à lui parler sèchement et très fort. Mais pourquoi nous, occidentaux, sommes-nous si incapables de nous contenir ? Le gars n'écoute pas vraiment et se lance dans un sudoku qu'il remplit au crayon à papier.

– *Vous préférez vous asseoir à ma place ?* je demande à sa femme.

À vrai dire, ça m'arrangerait : je sens que Sudoku va vouloir faire la conversation, alors que j'aimerais profiter du trajet pour écrire. Elle, pincée :

– *Non, non, ça m'est égal. Et puis, je suis tellement petite qu'il n'y a que moi qui peux rentrer sur un siège pareil.*

En effet, elle n'est pas très grande, mais la plupart des Laos sont bien plus petites qu'elle.

Le bus est déjà bien plein, mais on ne part pas. Pour s'occuper, les gens mangent des papayes vertes. Relents de poisson fermenté. Un beau petit coq fagoté dans un tube qui couvre le milieu de son corps et l'immobilise, une sorte de nasse tressée pour le maintenir prisonnier. Déposé entre les pieds de son propriétaire.

Pensée pour Thong le Lolo au village secret que je ne connaîtrai pas, pensée pour tous ces inconnus à rencontrer. Pensée pour Claire. Pour la douceur de Christoph qui veille sur mes vingt-sept mètres carrés de territoire marseillais. L'absence illumine, parfois. Une trouée de lumière dans des nuages d'orage.

Un groupe d'hommes monte un scooter dans le car, qu'on installe dans l'étroite allée centrale. Sudoku et moi resterons bloqués ensemble pour les cinq heures à venir – de quoi ravir sa femme. Un homme prend place sur le scooter et on démarre.

Salut, Ray ! Voyager, c'est créer des liens qu'on défait tout de suite, faute d'habitudes.



En route, montent dans le bus des femmes dont les coiffes sont à mi-chemin entre le tricorne et le bonnet de schtroumpf – noires, brodées et ornées de pompons jaune poussin. On slalome à pleine vitesse entre les hommes assis çà et là, qui réparent la route. Dans les rizières à sec, les greniers à riz – cabanes rudimentaires sur pilotis – donnent envie de faire la sieste. Forêt fraîchement éradiquée. Montagnes pelées. Je suppose qu'ici aussi, ils vont planter des hévéas, en rangs serrés. Dans dix ans, ils produiront une sève élastique et blanche bonne à exporter en Chine. On m'a expliqué ça des dizaines de fois. Ah, oui. Mais où en sera la Chine dans dix ans ?

Je savais bien que je ne pourrais pas écrire tranquille. Sudoku est ingénieur dans le pétrole. Il m'explique comment la Terre n'est pas une meule d'emmental, malgré les milliards de barils qu'on en extrait. Il parle aussi de ces villages canadiens désertés, où je pourrais acheter une maison pour presque rien. Un désert : en été 35° et -20 en hiver.

Pendant ce temps, je pense aux plantations d'hévéas. La terre sera tellement pauvre après ça que la forêt ne repoussera pas.

Le chauffeur roule à tombeau ouvert. Et par voie de conséquence, nous aussi, que ça nous plaise ou non.

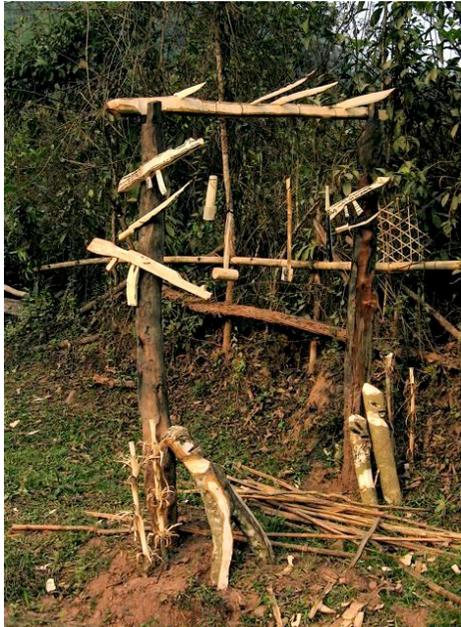
Le bus s'est arrêté devant une barrière en bambou peinte de rayures rouges et blanches. Ce n'est pas un péage mais la désinfection obligatoire des roues des véhicules qui viennent de Luang Nam Tha où, me dit Sudoku, on a trouvé récemment quelques cas de grippe aviaire. Il l'a lu dans le *Vientiane Times*.

Le poulet grillé mangé avec Ray au retour de notre marche m'avait fait lever au milieu de la nuit pour chier une pâte verdâtre assez inquiétante. Très légère angoisse qui me fait sourire. Comment les autorités du district peuvent-elles prétendre contrôler la circulation des fientes de poulet, quand elles sont même incapables de recenser la population humaine des montagnes ?

Voyager, c'est aussi voir ce qu'on ne reverra peut-être jamais.

Entre Phongsali et Udom Xai, sur le bas-côté, des villageois avaient construit ce portique spectaculaire duquel pendaient des armes sculptées dans un bois meuble.

– *C'est pour les célébrations. Interdit d'entrer ou de sortir du village aussi longtemps que durera la cérémonie. On tuera peut-être des buffles, sûrement des cochons. C'était mon chauffeur Lao Loum qui m'expliquait ça. Il se trompait.*



Cette femme semble avoir placé toute sa fierté dans la petitesse. Alors que je cherche quelque chose de pas trop sarcastique à répondre, Sudoku déballe son GPS pour vérifier que nous sommes bien là où nous sommes. C'est le moment que je choisis pour disparaître.

Soir

Douceur de l'air. Les gens se lavent dans la rivière. Enfants sur un radeau en bambou. Nouilles froides assaisonnées d'un pâté légèrement sucré. Mhmm.



Arrivée à Luang Nam Tha. À la descente du bus, la femme de Sudoku s'exclame avec amertume :

– *Oh, mais ton sac est encore plus petit que le mien !*